

de la maison et s'approcha des deux époux avec empressement. Elle reconnut d'un coup d'œil que sa fille avait pleuré.

—Bon ! voilà, monsieur, que vous aurez tourmenté encore cette pauvre enfant ! dit-elle avec aigreur, je ne sais ce qui s'est passé, mais vous avez tort, toujours tort et vous mériteriez... Enfin nous causerons de cela plus tard... Pour le moment, on vous attend au salon et il s'agit d'affaires sérieuses, à ce qu'il paraît.

—Qui donc me demande, madame ?

—Il y a d'abord l'excellent docteur Colardeau, sa mine est si renversée que je n'ai pas osé lui parler de cette douleur qui m'est venue dans le bras...

—Je sais ce qu'il me veut, répliqua Verville ; mais n'est-il pas seul ?

—Il est accompagné d'un monsieur, qui dit être un homme de loi de Z\*\*\* et qui s'appelle... attendez... oui, c'est cela... il s'appelle Blérot.

Verville pâlit et se leva.

—Blérot ! répéta-t-il, est-ce bien là le nom de la personne qui accompagne le docteur ?

—Oui, j'en suis sûre... Tous les deux prétendent avoir des choses graves à vous communiquer en particulier.

Verville était en proie à une anxiété évidente ; toutefois, avant de s'éloigner, il dit à Nathalie en s'efforçant de sourire :

—J'espère, chère petite, que vous n'attachez pas trop d'importance à mes taquineries ? Vous le savez, j'affirme en riant les choses que je ne pense pas... peut-être parce que je crois de voir être discret sur celles que je pense.

Ce revirement, auquel son mari ne l'avait pas habituée, parut surprendre Nathalie, mais elle ne répondit rien. Verville ajouta avec douceur, en s'adressant à madame Hubert :

—Restez auprès de votre fille, madame, et tâchez de ne pas trop l'irriter contre moi, car son affection m'est précieuse.

Et il s'éloigna à grands pas.

Dans le salon, il trouva les deux personnes qu'on lui avait annoncées. Le docteur avait boutonné jusqu'au col cette longue redingote qui semblait destinée à rehausser sa petite taille. Il tenait à la main son chapeau et laissait voir son front chauve en ce moment chargé de nuages. Son compagnon, tout vêtu de noir, aux yeux enfoncés, avait un extérieur froid et austère. L'un et l'autre ne songeaient pas à s'asseoir dans ce salon où ils ne venaient peut-être pas en amis, et promenaient autour d'eux des regards distraits.

Le maître du logis, au contraire, affecta beaucoup d'aisance et de cordialité pour les recevoir.

—Enchanté de vous voir, messieurs ! dit-il, veuillez prendre des sièges... J'espère, monsieur Blérot, que vous vous êtes toujours bien porté depuis ma dernière visite à Z\*\*\* ? Et vous, mon cher docteur, quel bon ven vous amène ? Auriez-vous enfin des nouvelles de d'Hercourt ?

Les visiteurs s'assirent.

—Des nouvelles, monsieur ? répliqua Colardeau d'un ton glacial ; M. Blérot et moi, nous pensons que vous êtes seul capable de nous en donner.

—Moi, messieurs ! Y songez-vous ? Nous n'avons vu ce pauvre garçon qu'un instant depuis son arrivée dans le pays, et j'ignore absolument les affaires qui l'y ont rappelé, il a été discret avec nous, comme avec tout le monde sans doute.

—Quoi ! monsieur, demanda Blérot avec une petite voix aigre qui lui était particulière, ignorez-vous vraiment ce qu'est devenu le lieutenant d'Hercourt, votre ancien pupille ? Cepen- dant sa disparition fait peser sur vous plus de responsabilité que vous ne l'imaginez.

—Que voulez-vous dire, maître Blérot ? reprit Verville en essayant de prendre son ton railleur, en quoi, je vous prie, serais-je responsable si un jeune homme émancipé, fort résolu et fort tenace dans ses résolutions, a eu la fantaisie de se rendre un soir au phare de Plouharel, où il a été enlevé par des Anglais ? Encore une fois, quelle responsabilité ai-je pu encourir dans tout cela ?

—Il sera facile de démontrer, monsieur, que vous avez le

plus grand intérêt à la disparition et même à la mort de votre ancien pupille. Quand vous avez passé à Z\*\*\*, vous êtes venu me trouver à mon étude, et je n'ai pas voulu vous dire pour quel motif j'avais réclamé instamment une conférence avec lui ; je peux vous le dire à cette heure, afin que vous compreniez bien la gravité de votre situation.

—Dites le, maître Blérot ; ma foi ! cela me fera plaisir.

—Eh bien ! donc, monsieur, en compulsant les papiers de l'étude d'avoué dont je suis acquéreur depuis quelque mois, j'ai trouvé la preuve que des détournements importants, compliqués de faux, ont été commis, tant par feu M. Désormes, mon prédécesseur, subrogé-tuteur de M. Léopold d'Hercourt, que par le tuteur en titre... qui vous est connu. Le produit de ces détournements, qui monte à une centaine de mille francs avec les intérêts depuis huit ou dix années, n'a pas passé peut-être dans la caisse de Désormes, et mon prédécesseur, j'imagine, a péché par faiblesse, par ineptie plutôt qu'autrement : mais je suis en mesure d'établir par quelles manœuvres coupables ce vol a été accompli ; et, comme je ne veux pas être complice d'un pareil délit, commis dans mon étude, j'ai écrit à M. Léopold d'Hercourt avec l'intention de lui apprendre la vérité.

Verville partit d'un éclat de rire, qui ne paraissait par très naturel.

—Ah ça, Blérot, s'écria-t-il, vous moquez-vous de moi ? Il n'y a pas eu de détournements dans l'affaire de ma tutelle, à moins que Désormes, qui était un peu brouillon, n'ait fait quel- que balourdise à mon insu. Du reste, les comptes ont été approuvés depuis longtemps par le tribunal, par d'Hercourt lui-même, j'ai obtenu décharge en règle et je ne vois pas en quoi tout ceci me regarde.

—C'est une question à traiter, monsieur. Quant à moi, j'étais bien résolu à ne pas ébruiter cette découverte avant d'avoir pris les ordres du lieutenant d'Hercourt. Mais comme, à votre instigation peut-être, il ne s'est pas rendu à mon appel ; comme d'autre part, il a disparu récemment dans des circonstances singulières, ma conscience me commandera de m'adresser à la justice, si vous ne me fournissez de explications satisfaisantes.

Eh ! tonnerre ! quelles explications voulez-vous que je fournisse ? répliqua Verville avec colère ; je ne sais plus rien des affaires de Léopold d'Hercourt ; je ne le fréquente presque plus, et le docteur vous dira qu'à Paris je l'ai rencontré par hasard aux courses de Longchamps. Ici je ne l'ai vu qu'une minute. En se rendant au phare de Plouharel, il voulait, je crois, s'emparer d'un objet oublié par cet Anglais qui l'avait blessé. Ne m'en demandez pas davantage, car je ne sais rien de plus.

—Soit, monsieur ; mais, je le répète, une seule particularité me frappe : à cause des revendications que M. d'Hercourt serait en droit d'exercer contre vous et du dommage qui en résulterait pour votre considération, vous avez tout intérêt à la mort de ce malheureux jeune homme.

—Je ne m'en doutais pas et vous me l'apprenez, maître Blérot ; j'en subirai les conséquences.

Il y eut une pause assez longue.

—A mon tour, monsieur de Verville, dit enfin le docteur Colardeau, permettez-moi de vous poser quelques questions. Je suis l'ami de Léopold d'Hercourt, je possède toute sa confiance et j'en sais sur certaines choses beaucoup plus long que vous ne pouvez le supposer. Dans votre propre intérêt donc, je vous prie de répondre de la manière la plus franche.

Verville fit un signe de consentement.

—Ainsi, par exemple, poursuivit le petit major, voulez-vous me dire depuis quelle époque vous n'avez pas vu votre nouvel ami, lord Arthur Mac Aulay, le fils de ce pauvre voisin qui a péri si misérablement ?

—Pourquoi me demandez-vous cela ? dit Verville avec un embarras mal dissimulé ; quel rapport y a-t-il entre lord Mac Aulay et... l'affaire dont il s'agit ?

—Un rapport bien simple ; d'Hercourt était convaincu que lord Arthur Mac Aulay et Tom Sandons, l'assassin du phare, ne sont qu'une seule et même personne.